

Spiritualité spiritaine



La Brève Vie
de
François Libermann

Étapes de la vie de François Libermann

12 avril 1802	Naissance à Saverne.
24 décembre 1826	Baptême à Paris.
1826 – 1827	Philosophie au collège Saint-Stanislas (Paris).
1827 – 1831	Séminaire de Saint-Sulpice.
1831 – 1837	Séminaire d'Issy-les-Moulineaux.
1837 – 1839	Noviciat des Eudistes à Rennes.
28 octobre 1839	L'appel missionnaire.
3 décembre 1839	Départ de Rennes pour Rome.
1840 – 1841	Séjour à Rome.
27 mars 1840	Présentation de son premier mémoire sur l'Œuvre des Noirs à la Propagande.
18 septembre 1841	Ordination sacerdotale à Amiens.
25 septembre 1841	Messe à Notre-Dame-des-Victoires. Fondation de la société du Saint-Cœur de Marie.
27 septembre 1841	Ouverture du noviciat à La Neuville, près d'Amiens.
13 septembre 1843	Envoi des premiers missionnaires en Guinée.
15 août 1845	Présentation à la Propagande d'un mémoire <i>Sur les missions des Noirs en général et sur celle de Guinée en particulier</i> .
26 septembre 1848	Union de la société du Saint-Cœur de Marie avec la congrégation du Saint-Esprit.
2 février 1852	Décès à Paris.
19 juin 1910	Pie X le déclare Vénérable.

Texte : congrégation du Saint-Esprit (2007) et Notice biographique dans *François Libermann, Commentaire de Saint Jean*, Paris, Nouvelle Cité, 1987, pp. 9-20.
Photos et maquette : PSM/cssp - Site : <http://spiritains.org>

“

3



L'enfance et les études

Jacob Libermann, cinquième fils d'un rabbin de Saverne, est né le 12 avril 1802. Il fut éduqué dans la stricte fidélité à la loi de ses pères et aux mœurs traditionnelles de son peuple, dans la petite communauté juive locale qui s'était réfugiée aux portes de la ville, autour de la synagogue.

Enfant timide et doux, nerveux, sensible, à l'intelligence précoce et la mémoire vive, il est le fils privilégié du rabbin qui espère lui transmettre sa ferveur judaïque et son immense science biblique et talmudique. La langue de sa famille et de son quartier est exclusivement le yiddish ; c'est la seule langue qu'il parlera, ainsi que l'hébreu scolaire, jusqu'à l'âge de vingt ans !

Sa piété d'adolescent est notoire : « *Écoute, Israël, le Seigneur est ton Dieu. Tu n'auras pas d'autre Dieu que Lui seul* » (Dt, VI, 4). L'absolu de Dieu imbibé tout son être. Il a un cœur d'or, est aimé de tous, et particulièrement des indigents accueillis à la maison familiale.

« *J'étais âgé d'environ vingt ans, dira-t-il plus tard. Mon père, qui était un rabbin distingué, se décida à m'envoyer à Metz afin que j'y achevasse mes études. En agissant ainsi, il se proposait bien moins de me faire acquérir une science que je pouvais tout aussi sûrement trouver auprès de lui, que de me donner une occasion de faire connaître mon savoir, mes talents, et de me rendre recommandable parmi les rabbins qui viennent en grand nombre se former dans cette ville. Mon père me donna des lettres pour deux professeurs de l'École Israélite, dont l'un avait été son élève et l'autre son ami. Le premier me reçut avec une hauteur et une morgue qui me blessèrent profondément et me firent, dès les premiers jours, renoncer à le voir; le second, parce que je me mis à étudier le français et le latin, se montra à mon égard plein de dureté et de préventions; il me rudoyait sans cesse, et n'avait jamais à m'adresser que des paroles assaisonnées de mauvaise humeur. Là, commença à se rendre sensible pour moi l'action de la Providence. Dieu, qui voulait me tirer de l'erreur dans laquelle j'étais plongé, y disposa mon cœur, en me faisant éprouver des ennuis et des rebuts auxquels j'étais loin de m'attendre.* »

Le doute envahit son âme... Pourquoi tant de dureté chez le peuple élu de Dieu ? Pourquoi Dieu aurait-il laissé les autres peuples dans l'ignorance ? Pourquoi n'y a-t-il plus de prophètes et de miracles aujourd'hui ? *« Je conclusais à rejeter ces anciens miracles comme une invention de l'imagination et de la crédulité de nos pères. »* À la répulsion pour les arguties talmudiques de ses maîtres, s'ajoute le désarroi intérieur, aggravé par le « passage au christianisme » de son frère, le docteur Samson, en qui il a grande confiance : tristesse profonde, indifférence religieuse, puis « absence complète de foi ».

L'illumination et le baptême

Un ami juif lui conseille d'aller à Paris et d'y voir M. Drach. Celui-ci avait été le directeur de l'école moderne juive de la capitale ; il était devenu chrétien. C'est « miraculeusement » que Jacob obtint de son père *« la permission de faire le voyage de Paris »*. Il y arrive, le 1^{er} novembre 1826. Là, c'est une intervention directe de Dieu, comme il advint de Saul sur le chemin de Damas, qui ouvrira ses yeux à la lumière de la foi.

« Monsieur Drach me trouva une place au collège Stanislas et il m'y conduisit. Là, on m'enferma dans une cellule, on me donna l'Histoire de la doctrine chrétienne par Lhomond, ainsi que l'Histoire de la religion par le même auteur, et on me laissa seul. Ce moment fut extrêmement pénible pour moi. La vue de cette solitude profonde, de cette chambre où une simple lucarne me donnait du jour, la pensée d'être si loin de ma famille, de mes connaissances, de mon pays, tout cela me plongea dans une tristesse profonde : mon cœur se sentit oppressé

“

Mon père,
qui était
un rabbin
distingué,
se décida
à m'envoyer
à Metz
afin que
j'y achevasse
mes études.



par la plus pénible mélancolie. C'est alors que, me souvenant du Dieu de mes pères, je me jetai à genoux et je le conjurai de m'éclairer sur la véritable religion. Je le priai, si la croyance des chrétiens était vraie, de me le faire connaître, et si elle était fausse, de m'en éloigner tout aussitôt. Le Seigneur, qui est près de ceux qui l'invoquent du fond de leur cœur, exauça ma prière. Tout aussitôt, je fus éclairé, je vis la vérité; la foi pénétra mon esprit et mon cœur. M'étant mis à lire Lhomond, j'adhérai facilement et fermement à tout ce qui est raconté de la vie et de la mort de Jésus-Christ. Le mystère de l'Eucharistie lui-même, quoique assez imprudemment offert à mes méditations, ne me rebuta nullement. Je croyais tout sans peine. Dès ce moment, je ne désirai rien tant que de me voir plongé dans la piscine sacrée. »

La veille de Noël 1826, un dimanche, son vœu est exaucé: il est baptisé dans la chapelle du collège, sous le nom de François-Marie-Paul. Une expérience intérieure très forte l'ébranle de fond en comble au moment du baptême: celle de la puissance gratuite bouleversante de

la grâce de Dieu... il en fera dorénavant un de ses thèmes favoris: « *Ce que je suis devenu, c'est à la grâce seule que je le dois.* »



« *Je reçus le baptême la veille du jour de Noël. Ce jour aussi, je fus admis à m'asseoir à la Table sainte. Je ne puis assez admirer le changement admirable qui s'opéra en moi au moment où l'eau du baptême coula sur mon front. Toutes mes incertitudes, mes craintes, tombèrent subitement. L'habit ecclésiastique, pour lequel je me sentais quelque chose de cette répugnance ordinaire qui est propre à la nation juive, ne se présenta plus à moi sous le*

même aspect; je l'aimais plutôt que je ne le craignais. Mais surtout, je me sentais un courage et une force invincibles pour pratiquer la loi chrétienne; j'éprouvais une douce affection pour tout ce qui tenait à ma nouvelle croyance. »

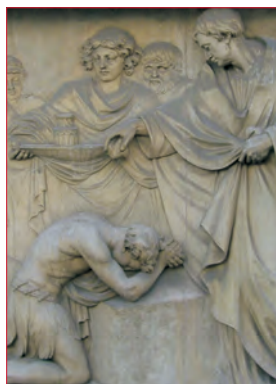
L'amour de Marie lui fut aussi donné par Dieu, lors du baptême, comme un cadeau de choix qui illuminera toute sa vie. « *Quand l'eau du baptême coula sur ma tête de Juif, à l'instant j'ai aimé Marie, que je détestais auparavant.* » Au sortir du baptême, il manifeste son désir de devenir prêtre. Il restera huit mois au collège Stanislas, y revêtira la soutane autrefois abhorrée, puis entrera au séminaire de Saint-Sulpice; il y demeurera quatre ans.

Apprenant d'une tierce personne que son fils privilégié est devenu chrétien, son père le rabbin laisse éclater sa fureur dans une lettre où il accable son fils des pires malédictions d'Israël et le considère comme mort, retranché de la famille. « *Mais je suis chrétien* », répète François, tout en larmes! Le rabbin mourra sans lui avoir pardonné.

La maladie

En mars 1829, la veille de son ordination au sous-diaconat, il est terrassé subitement par une crise d'épilepsie dans le bureau de son directeur spirituel. Plusieurs autres crises se succéderont brièvement. Le verdict est formel: il ne pourra pas devenir prêtre! À la fin de ses études de théologie, on lui communique qu'il doit quitter le séminaire. « *Quant au monde, dit-il, je ne puis y rentrer; Dieu, je l'espère, voudra bien pourvoir à*

“ Je ne puis assez admirer le changement admirable qui s'opéra en moi au moment où l'eau du baptême coula sur mon front. Toutes mes incertitudes, mes craintes, tombèrent subitement.



mon sort... Je suis heureux de n'avoir d'autre ressource que Dieu seul. » Cette attitude désarme le Conseil du séminaire qui le prend en charge « aussi longtemps qu'il plaira à Dieu ». On l'envoie au séminaire d'Issy-les-Moulineaux, à la campagne, où il est mis à la disposition de l'économe comme commissionnaire, nettoyeur du parc, cireur de plancher, et autorisé à porter la soutane.

C'est là qu'il aura de multiples contacts avec les séminaristes et les directeurs du séminaire. Liens d'amitié, confidences: il devient le directeur spirituel d'un grand nombre d'entre eux. Il le sera de vive voix, puis par correspondance. Un professeur a dit de lui: « *Le cœur toujours plein de Dieu, ne voyant que Lui seul en tout, il nous embrasait tous dans ses conversations. [...]* La main de Dieu était sur lui. » Il restera six ans à Issy-les-Moulineaux!

On édite, à cette époque, en format portatif, les écrits du fondateur du séminaire, M. Olier. Excellent commentateur de ce grand maître de

spiritualité sacerdotale près des séminaristes, François Libermann est, sans doute, influencé par lui dans sa pensée et dans son style: il a appris la langue française, il a reçu la foi, il a étudié la théologie dans l'ambiance sulpicienne! Mais il est un mystique; c'est, avant tout, de son expérience qu'il parle lorsqu'il disserte sur les voies spirituelles ou qu'il assure recevoir des lumières pour les autres: sa méthode est existentielle, il se réfère toujours à un chemin spirituel qu'il a lui-même parcouru, avec la lucidité et la certitude du voyant! Un chemin balisé de « *douceur* », « *amour* », « *miséricorde* »!



Paris, Séminaire de Saint-Sulpice

Il expérimente la souffrance physique : « *ma chère maladie est pour moi un grand trésor* », écrit-il à son frère le médecin ; il expérimente humiliations, incompréhensions, obscurités intérieures : « *Cette nuit est excellente* », écrit-il à un directeur du séminaire, « *car c'est en elle que nos âmes sont perfectionnées.* »

Avec l'approbation et même le concours de quelques professeurs, il réunit les séminaristes en « bandes » de piété. Sur le registre de leurs réunions, on le dénomme « *le saint Monsieur Libermann* » ; on se passe de main en main les billets qu'il compose, particulièrement à l'occasion des grandes fêtes. Un directeur, M. Carbon, a pu dire : « *Dieu voulait donner à Saint-Sulpice un modèle qui le réformât, voilà pourquoi il y a tenu M. Libermann si longtemps.* »

C'est une spiritualité christologique : la technique et l'art de se laisser conduire par l'Esprit-Saint, dans une ambiance de présence à Dieu, de présence à soi-même, de don plénier, de confiance, de douceur et de paix, de paix surtout, afin de n'avoir « *de cœur, d'âme, de corps, de vie et d'existence que pour Jésus et en Jésus* ».

En 1837, M. Louis, le restaurateur des Eudistes, le sollicite pour être maître des novices de sa congrégation, à Rennes. Il y restera deux ans, aux prises avec de réelles difficultés dans cette tâche délicate, mais aussi avec des épreuves spirituelles mystérieuses – la nuit de l'esprit des hommes d'action – qui le remettront totalement entre les mains de Dieu pour devenir l'instrument de sa miséricorde.

“

Dieu,
je l'espère,
voudra bien
pourvoir
à mon sort...
Je suis heureux de
n'avoir
d'autre ressource
que
Dieu seul.



L'Œuvre des Noirs

C'est, en effet, le 28 octobre 1839, à Rennes, que, dans une illumination intérieure, il apprend du Saint-Cœur de Marie la place qu'elle lui destine dans son Église: fondateur d'un Institut missionnaire pour le salut de la race noire! Parmi les fervents des « bandes » de Saint-Sulpice, il a connu deux séminaristes créoles, Frédéric Levavasseur, de Bourbon (la Réunion actuelle), et Eugène Tisserant, de famille haïtienne, qui rêvaient de se mettre au service des esclaves, dont ils avaient connu, pendant leur jeunesse, le misérable sort. Ils souhaitaient fonder une société de prêtres, l'« Œuvre des Noirs », dans laquelle d'autres séminaristes étaient prêts à s'engager. François Libermann les a encouragés, en accord avec leurs directeurs de séminaire, oralement et par écrit; lui-même a été insensiblement porté à se dévouer aux Noirs. Mais aujourd'hui il a entendu l'appel de Dieu en personne et se met à leur tête: « *Je laisserai à Notre-Seigneur le soin de lever tout obstacle* », dit-il.

Et il part pour Rome. « *L'ordre est donné de la part de Dieu, écrit-il au supérieur des Eudistes, et la résolution est prise.* » Il y arrive le 6 janvier 1840. Grégoire XVI vient de condamner l'esclavage et la traite négrière par la bulle *In supremo apostolatus* du 3 décembre 1839. Là, il remet à la congrégation de la Propagande un *Petit Mémoire sur les missions étrangères*, sept pages manuscrites déposées le 27 mars 1840. Mais l'obstacle est de qualité: il n'est pas prêtre, et ne peut le devenir! Il attendra donc... « *Que le mur tombe. Je ne me sens pas porté à rechercher tous ces appuis humains. J'ai présenté mon projet; si Dieu veut qu'il soit agréé, on saura bien me trouver, j'attendrai, [...] sinon je m'en retournerai comme je suis venu.* » Il écrit d'un trait la Règle provisoire de sa congrégation, dès qu'il a résolu, dans la prière, de la consacrer au Saint-Cœur de Marie. Il loge



sous les combles, dans un galetas qu'on lui a loué par pitié.

Au début de septembre, il entreprend, « *comme une occupation pieuse* », dit-il, le commentaire de l'Évangile selon saint Jean, qu'il poursuivra jusqu'à la mi-novembre et qu'il n'achèvera pas ; il n'en a commenté que les douze premiers chapitres : dix semaines pour composer ces quelque 700 pages d'aujourd'hui, sur de mauvais cahiers d'écolier ! Elles ont été écrites d'un seul jet, presque sans ratures, à partir du seul Novum Testamentum : contemplation émerveillée de la parole de Dieu, qu'interrompent constamment les élans lyriques de la louange et de la prière !

Cette longue méditation n'est pas destinée à la publication. François Libermann écrit seul à seul avec Dieu. À la manière des Pères de l'Église, c'est une exégèse intuitive, une exégèse priante ; on y chercherait en vain une œuvre rigoureusement scientifique, même pour son époque : il ne connaît pas le grec, il ne peut recourir au texte original ; il n'a aucun commentaire et n'en a presque jamais lu. Par contre, comme Jean, il est à l'écoute des battements du cœur de Jésus : ses pages sur le mystère trinitaire, sur les Noces de Cana qui « *représentent l'Église de Jésus-Christ, où les âmes sont épousées par le divin Esprit* », l'appel des disciples, la psychologie de Marthe et de Marie, le commentaire du « *si quelqu'un a soif...* » et celui surtout du Bon Pasteur ouvrent, entre autres, de vastes perspectives à la connaissance amoureuse, à la pédagogie divine, et même à l'attitude des juifs et aux conseils appropriés pour de futurs apôtres, qui courent aisément sous sa plume ! « *Je tâche d'aller droit là où le Sei-*

“

**Le peuple
africain
ne sera pas
converti
par les efforts
de missionnaires
habiles
et capables,
il n'en a pas besoin ;
c'est la sainteté
et le sacrifice
de ses Pères
qui doivent
le sauver.**



gneur a voulu en venir directement. Je m'efforce de pénétrer dans son divin intérieur pour y voir plutôt sa divine pensée que le sens unique et strict de ses paroles. » Le tout est ponctué de cris de foi et de confiance, d'appels suppliants à l'Amour Miséricordieux de Dieu, d'exclamations douloureuses, d'abandon à l'Esprit-Saint, de reconnaissance pleine de tendresse. François Libermann vit alors l'expérience intérieure de l'union définitive à la Très Sainte Trinité: le commentaire jaillit de cette lumière divine! Au-delà d'une perspective individualiste, c'est dans l'univers de Dieu qu'il pénètre, le « *Royaume de Dieu dont parle Notre-Seigneur* », la réalité plénière du Corps du Christ... On serait déçu si l'on recherchait une exégèse de

type contemporain; on est comblé lorsqu'on se laisse saisir par la dialectique mystique...

La Providence intervient; sa santé s'améliore. Après un pèlerinage à Notre-Dame-de-Lorette, le vicaire apostolique de l'île Maurice s'offre à patronner l'« Œuvre des Noirs », et l'évêque coadjuteur de Strasbourg s'engage à l'ordonner prêtre à ce titre.



L'ordination et le noviciat de La Neuville

Il reçoit l'ordination sacerdotale à Amiens dans la chapelle de l'évêque du lieu, le 18 septembre 1841. Le 25, il célèbre la messe dans le sanctuaire de Notre-Dame-des-Victoires, au milieu de ses premiers compagnons missionnaires: la messe de fondation de la société du Saint-Cœur de Marie... Deux jours plus tard, s'ouvre le noviciat à La Neuville, aux portes d'Amiens. François Libermann pourra faire connaître lui-même la nouvelle société dans les grands séminaires, où, depuis Saint-Sulpice, sa réputation de sainteté l'a précédé; de nombreux jeunes gens accourent! Il les forme un à un, et continuera, durant leur vie missionnaire, de les accompagner de ses conseils et

encouragements. À partir de cette vaste correspondance, de plusieurs *Mémoires à la Propagande*, et de ses admirables *Instructions aux missionnaires*, c'est toute une mystique de la Mission qui s'élabore, basée sur le thème de l'envoi : « *Jésus-Christ nous envoie comme il a été envoyé. Notre Mission est la sienne, c'est Jésus qui vit dans ses envoyés, qui souffre dans ses envoyés, qui attire les âmes à Dieu son Père et leur communique les grâces par ses envoyés.* » Une mystique de miséricorde : le missionnaire s'en va témoigner de la miséricorde divine dont il fait constamment l'expérience personnelle. Une mystique d'amour et de service des plus abandonnés, dans un esprit d'humilité, de fraternité, d'accueil, de disponibilité : « *Dépouillez-vous de l'Europe, de ses mœurs, de son esprit. Faites-vous nègres avec les nègres. Faites-vous à eux comme des serviteurs doivent se faire à leurs maîtres.* » Une mystique de zèle, de force apostolique, de patience, pour construire l'Église locale, en donnant tous ses soins à la formation du clergé et des catéchistes locaux. Bref, une mystique de sainteté : « *Le peuple africain ne sera pas converti par les efforts de missionnaires habiles et capables, il n'en a pas besoin ; c'est la sainteté et le sacrifice de ses Pères qui doivent le sauver.* »

Les débuts de la mission

Les dix premiers missionnaires partent le 13 septembre 1843. Beaucoup mourront dans la fleur de l'âge, mais, peu à peu, d'autres prendront pied sur les côtes d'Afrique et dans les îles... On sait la suite : c'est la grande épopée missionnaire... ininterrompue !

“ Dépouillez-vous de l'Europe, de ses mœurs, de son esprit. Faites-vous nègres avec les nègres. Faites-vous à eux comme des serviteurs doivent se faire à leurs maîtres.



En 1848, la société du Saint-Cœur de Marie fusionne avec la congrégation du Saint-Esprit, fondée en 1703 par Claude-François Poullart des Places. Le Père Libermann devient le supérieur général de la congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, et met particulièrement en relief, dans les Règlements de 1849, la consécration à l'un et à l'autre comme facteur essentiel de « vie apostolique ».

En 1850, les missions spiritaines s'étendent au Sénégal, au Gabon, à Madagascar, à l'île Maurice; et à la Guadeloupe, la Martinique, la Réunion, qui deviennent diocèses. L'élan missionnaire est donné! D'autres instituts missionnaires se créeront à leur tour. Le grand courant apostolique suscité par le Père Libermann ne cessera de s'amplifier, les fruits en sont aujourd'hui visibles et féconds!

Les derniers mois

À la fin de l'année 1851, le Père Libermann se plaint assez souvent d'une grande fatigue. Sa santé, qui avait toujours été précaire, se détériore rapidement. En décembre, il doit garder la chambre. Le Père Le Vasseur écrit alors à son frère, le docteur Libermann: « *C'est à peu près la même maladie qu'il y a trois ans. Il ne peut pratiquement rien prendre. Il est dans une diète presque complète.* »



Le 27 janvier 1852, on lui administre l'extrême-onction. Le 30 janvier au soir, devant la communauté rassemblée pour l'adieu suprême, il prononce péniblement quelques mots: « *Je vous vois pour la dernière fois. Je suis heureux de vous voir. Sacrifiez-vous pour Jésus,*

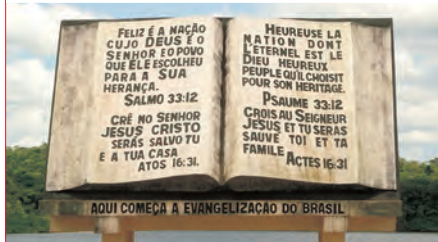
pour Jésus seul. Dieu c'est tout. L'homme n'est rien. Charité, Sacrifice. [...] Zèle pour la gloire de Dieu, le salut des âmes. » Ce sont ses dernières paroles. Il meurt le 2 février tandis que les séminaristes chantent à la chapelle voisine : « *Et exaltavit humiles...* »

L'abbé de Ségur fit de lui un portrait sur son lit de mort, portrait qui est le plus ressemblant de ceux que l'on possède. Ses obsèques eurent lieu rue Lhomond, dans la chapelle de la maison mère. M. l'abbé Desgenettes chanta la messe et donna l'absoute.

Le décret d'héroïcité des vertus du serviteur de Dieu, déclarant « Vénérable » le Père François Libermann, fut publié le 19 juin 1910.

Quelque 1800 *Lettres spirituelles* du Père Libermann ont été colligées ou publiées, ainsi que ses *Écrits spirituels*, dont, en particulier, ses célèbres *Instructions aux missionnaires*. Le *Commentaire de saint Jean*, même inachevé, reste l'un des joyaux de sa pensée.

“ Je vous vois
pour
la dernière fois.
Je suis heureux
de vous voir.
Sacrifiez-vous
pour Jésus,
pour
Jésus seul.



“

*Je crois qu'il a plu à Dieu
de me donner une grâce particulière
pour les vérités du salut
et la direction de certaines âmes.
C'est même là ce qui trompe le monde
sur mon compte
et me fait prendre
pour ce que je ne suis nullement
et pour ce que je n'ai jamais été;
c'est une grâce
qui est purement pour les autres
et dont je ne tire rien pour moi.*



Maison natale du P. François Libermann

Congrégation du Saint-Esprit
30, rue Lhomond
75005 - PARIS

